

XYZ. La revue de la nouvelle

Un autre hiver

Sylvie Gendron



Numéro 111, automne 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67133ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gendron, S. (2012). Un autre hiver. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (111), 76–81.

Un autre hiver

Sylvie Gendron

À Lili

Mais les cloches des églises doivent s'en aller sous terre.
Elles s'accrochent aux tuyaux des égouts.
Elles tintent sous nos pas.

TOMAS TRANSTRÖMER, « Sentiers »

(dans *Baltiques*)

ENFIN ! J'entends à l'autre bout du fil les mots que je veux entendre depuis dix jours. L'infirmière de garde me dit : « Oui, ça va. Aujourd'hui, vous pouvez venir la visiter. » Elle ajoute : « Vous connaissez les heures de visite, monsieur ? » Je réponds que non, que depuis dix jours, on m'interdit de te voir, de te parler, que je ne connais pas par cœur les heures de visite, que la dernière fois, c'était l'autre hiver. « Il vous reste peu de temps : vous avez jusqu'à vingt heures. » Je jubile. Nous sommes le vingt décembre, et j'ai jusqu'à vingt heures. Je répète à l'infirmière que je suis content, que j'arrive, que je suis vraiment content, mais je ne veux pas insister, je ne dois pas insister, montrer ma joie, tu m'as souvent dit qu'il ne fallait pas trop montrer sa joie, que c'est comme ça qu'ils nous mettent le grappin dessus, comme ça qu'ils nous attrapent, c'est-à-dire quand la joie est trop grande pour une seule personne, qu'il y en a tellement trop que cette joie devient indécente, obscène, parce que le cœur est béant, qu'il y a trop de lumière dans les yeux, de mots sur le bout de la langue, alors, vite, vite, déposer le récepteur, fermer le cœur, les yeux, la bouche. J'en ai déjà assez dit, si j'en dis davantage, on ne me laissera pas entrer, ou bien on me laissera entrer, mais je ne pourrai plus sortir, mais moi, tu le sais, je veux entrer et sortir, aller et venir, j'aime entrer et sortir, toi aussi, tu aimes que j'entre et que je sorte, car nous sommes liés, toi et moi, par une telle absence de lien qu'il faut recréer le lien sans cesse,

ne rien tenir pour acquis, entrer et sortir, parler et se taire, rire et pleurer, faire ensemble tout ce qui crée du lien, l'amour entre autres. J'enfile mon manteau, j'enroule autour de mon cou le foulard que tu m'as tricoté l'autre hiver, je dois faire plusieurs tours, c'est fou, cet hiver-là, tu n'arrivais plus à t'arrêter, j'allais te visiter à l'hôpital, je t'apportais de la laine, tu tricotais sans pouvoir t'arrêter, cela t'aidait à calmer ta joie, à tenir ton cœur tranquille, tu m'attendais, tu savais que je viendrais, que je ne te laisserais pas tomber, cette certitude te remplissait d'une telle joie que tu devais tricoter deux fois plus, mais au lieu de faire plusieurs foulards tu n'en faisais qu'un seul, le même, toujours le même, le mien, nous avons ri de tout ça quand tu as été rétablie, nous en avons parlé aussi, tu me disais : « C'est vrai que c'est fou, j'aurais pu faire plusieurs petits foulards à plusieurs personnes au lieu de n'en faire qu'un seul long juste pour toi. » Je craignais de t'avoir blessée, toi si sensible, toi si entière, mais je continuais de penser qu'il aurait été plus sage de faire plusieurs petits foulards, un peu comme une personne choisirait de raconter de petites histoires, se doutant bien que si elle se lançait dans une longue, elle ne pourrait plus s'arrêter, mais bon, toi, tu n'écris pas, tu n'es pas une auteure, toi, tu es costumière de théâtre, qu'à cela ne tienne, tu as décidé l'autre hiver que mon foulard serait un roman-fleuve, une saga, une épopée, sauf qu'avec le réchauffement climatique, tu le sais bien, on n'a plus du tout les hivers qu'on avait, alors il est vraiment long, ce foulard, tellement trop qu'il me fait penser à toi, il me donne chaud, et c'est pour ça que je l'aime, c'est pour ça que je le porte, même s'il est trop, tellement trop que j'ai peur d'entrer avec lui à l'hôpital aujourd'hui, peur qu'un psychiatre m'aperçoive en train de le dénouer (un tour, deux tours, trois tours, et on recommence : un tour, deux tours...), que ce médecin, craignant de voir finalement ma tête tomber sur le plancher, ou craignant, faisant de la projection, c'est bien connu, de perdre la sienne, juge que c'est risqué de me laisser entrer et sortir comme bon me semble, tu me vois venir ? j'ai peur qu'il me mette le grappin dessus, voilà, qu'il m'invite avec séduction,

une fois mon foulard dénoué, à retirer mon manteau, puis à enfiler une camisole de force, question, soi-disant... de sauver ma peau, je vais donc mettre le foulard que tu m'as tricoté, mais une fois arrivé à l'hôpital, je ne le dénouerai pas, non, je n'enlèverai que mon manteau. Misère ! Que je suis bête ! J'oubliais ! Le manteau non plus, je ne pourrai pas le retirer, c'est à cause des boutons, la boutonnière que tu as faite est dingue, c'est ton humour de costumière de théâtre qui veut ça. « Chaque bouton a plusieurs spectateurs », que tu m'as dit en m'offrant ce manteau pour mon anniversaire l'autre hiver, tu te souviens ? Peu de gens sont capables de faire un manteau, mais toi, tu peux. Toi, tu sais. Donc, on a accepté, l'autre hiver, alors que tu allais un peu mieux, de laisser entrer ta machine à coudre à l'hôpital, mais on te surveillait de près, la machine à coudre et les aiguilles à tricoter, tout ça, c'est interdit d'habitude, mais pour toi, on avait bien voulu faire une exception, on te laissait tricoter et coudre autant que tu voulais dans une salle vitrée, à un doigt de la réception, on t'avait à l'œil, l'œil admiratif des infirmières incrédules devant tant de dextérité et de talent, elles t'observaient en train de travailler, t'écoutaient parler à ta machine ou à tes aiguilles à tricoter, te voyaient faire corps avec elles, et même si elles trouvaient que tu en faisais trop, tellement trop, que tu mettais trop de boutons, que tu ne respectais pas le dosage, que tu faisais trop de mailles, au fond elles t'admiraient. « Il y a trop de boutons », riaient-elles. « C'est mon métier, au théâtre, d'en faire trop, c'est pour que les gens assis au fond de la salle, ceux qui n'ont pas assez d'argent pour se payer une première place, puissent eux aussi voir quelque chose, afin qu'ils en aient trop pour leur argent », riais-tu à ton tour, sans rire de personne, jamais. « Elles ne comprennent rien à ce que je dis », te plaignais-tu quand j'allais te visiter l'autre hiver. Et j'y retourne cet hiver, je m'en vais te visiter, et je ne vais ni détacher les innombrables boutons de ma boutonnière ni dénouer mon interminable foulard, je prendrai l'ascenseur jusqu'au huitième, que tu surnommes « la cerise sur le gâteau », je te verrai à nouveau dans un accoutrement que tu

auras tôt fait d'oublier dès que le médecin aura signé ton congé, car en sortant d'ici tu seras à nouveau très occupée, plusieurs metteurs en scène feront appel à toi pour d'autres costumes, des costumes toujours plus fous. L'autre hiver, à l'hôpital, on t'a laissée broder des fleurs rouges sur ta jaquette bleu ciel, mais tu en as mis tellement, tellement trop, que je ne sais pas si on te le permettra encore, mais pour l'instant on me permet, à moi, d'aller te visiter, tu n'es plus en contention, m'a dit l'infirmière de garde au téléphone, on a dénoué tes liens hier, a-t-elle précisé, et moi, je te promets de ne plus t'attacher, même dans nos jeux les plus fous, promis, je vais entrer en toi et en sortir, jouissant de te savoir libre. J'arrive, avec des caramels fondants, ceux que tu préfères, tu pourras en manger autant que tu veux. J'aurais dû prendre le métro, mais en sortant de la confiserie j'ai sauté sans réfléchir dans un taxi, à cause de l'excitation sans doute, à cause de la neige aussi qui commençait à tomber de plus en plus fort, je ne prends jamais de taxi, mon salaire de comédien de théâtre ne me le permet pas, tu le sais bien, je fais cette petite folie pour toi, je crois qu'au fond je n'avais pas envie de la promiscuité, de la folie des fêtes, la tienne me suffit, trop de gens dans le métro, dans les magasins, tellement trop, même dans la rue, je crois qu'au fond je ne voulais pas vivre ça, j'ai dû faire la file à la confiserie, déserte d'habitude, cela m'a retardé, il y a trop de voitures dans la rue, le chauffeur et moi sommes immobilisés devant la magnifique église de la Petite Italie, je la regarde, elle est belle, elle est magnifique, elle me fait penser à toi, le chauffeur me dit qu'il est dommage que les églises soient souvent fermées, qu'en Europe on peut y entrer et en sortir à notre guise, je réponds que c'est mieux comme ça, qu'il vaut mieux fermer le cœur, les yeux, la bouche, le chauffeur m'observe drôlement, c'est peut-être un psychiatre qui conduit un taxi, on ne sait jamais, il croit peut-être avoir affaire à un cinglé, mais comme il a envie de parler, je le sais, ça se sent ces choses-là, je veux dire, le besoin de parler, le besoin d'utiliser les mots qu'on a en trop sur le bout de la langue et sur le cœur, je vais l'écouter, j'aime bien écouter, tu

le sais, toi, tu me dis souvent que je suis bon comédien, mais que j'aurais fait un bon thérapeute, je vais aussi t'écouter tout à l'heure, ne t'en fais pas, mais pour l'instant je l'écoute, lui, le chauffeur, qui me parle avec une rare passion de toutes les églises qu'il a visitées dans sa vie, des églises dont il a fait plusieurs fois le tour, il répète : « C'est si bon d'entrer dans une église, d'allumer un lampion, de lever les yeux vers le ciel, de prier un peu si l'on veut, mais ce n'est même pas nécessaire, juste d'ouvrir le cœur, d'ouvrir les yeux, d'ouvrir la bouche pour chanter, cela suffit, c'est assez, oui, c'est suffisant », qu'il dit, et il a l'air convaincu, tellement convaincu que ses yeux brillent, et moi, je lui confie à mon tour que j'aime follement les églises, même si je n'ai pas la foi, que l'amie que je m'en vais visiter à l'hôpital adore cette église, tu vois, je parle de toi, je ne t'oublie pas, je pense à toi, encore et toujours, trop, alors il se passe quelque chose d'étrange, le chauffeur glisse un disque dans le lecteur, le *Magnificat* de Bach, le *Magnificat*, te rends-tu compte ? mon morceau préféré, il n'y a plus que cela dans la voiture, le *Magnificat* à plein volume, je pourrais ouvrir la portière, sortir, il veut peut-être me chasser, rester seul, oui, certains en ont besoin, le matin et le soir, c'est la raison pour laquelle, je crois, beaucoup de gens supportent les heures de pointe. Ce chauffeur, il en a peut-être assez d'entendre les histoires de tout un chacun, il est peut-être un peu cinglé ce chauffeur, ça se sent ces choses-là, mais je n'ai pas plus peur de lui que je n'ai peur de toi ou de moi, j'étire lentement le bras, je tends ma main vers la poignée de la portière, j'essaie d'ouvrir, je m'en doutais, ça se sent ces choses-là, la portière est verrouillée, ce sera bientôt Noël sur la terre et dans le ciel, une neige de plus en plus folle tombe à plein ciel, j'aimerais que tu sois là, tu l'es, mon foulard m'étouffe, ma boutonnière m'emprisonne, je suis en contention dans un taxi avec un pur inconnu en extase, le cœur ouvert, tellement trop, à cause du *Magnificat*, et dans le rétroviseur je vois bien qu'il y a trop de lumière dans ses yeux, comme dans les tiens quand nous faisons l'amour, que tu me laisses entrer et sortir à volonté, mais pour l'heure je suis ici, avec lui, et lui avec

moi, pour l'éternité, je le sais, ça se sent ces choses-là, il n'y a plus que cela entre cet inconnu et moi, ce lien entre le ciel et la terre, le *Magnificat* de Bach, dehors il neige de plus en plus fort, moi, j'ai de plus en plus chaud, les voitures n'avancent pas, il est trop tard, le ciel est sombre, mais pas fermé, j'espère qu'on ne t'a pas dit que j'allais te visiter, que je ne t'ai pas donné une fausse joie, je veux que ta vraie joie demeure, je commence à dénouer lentement mon foulard, un tour, deux tours, trois tours, et on recommence, un tour, deux tours, trois tours, je m'attaque au manteau, l'éternité est une boutonnière, je ne pourrai pas te rendre visite, je ne sais plus si je pourrai un jour entrer en toi et en sortir, peut-être as-tu besoin, toi aussi, d'être seule, les visites se terminent à vingt heures, j'irai te voir demain. Peut-être. Je ne sais plus. Ou un autre jour. J'ai si chaud. Le regard de l'inconnu brille comme la neige sur ma peau nue. Le *Magnificat* nous emporte. Nous quittons la file où nous étions immobilisés, je me laisse conduire, la lumière d'un regard et celle du *Magnificat* me guident, je ne sais plus si je pourrai sortir d'ici un jour, entrer dans une église, marcher pieds nus sur l'eau ou sur la neige, en entendant tinter les grandes orgues, les visites se terminent à vingt heures, les caramels que je voulais t'offrir fondent à présent sur ma langue et sur celle d'un inconnu en extase. J'irai te visiter demain. Peut-être. Je ne sais plus. Ou un autre jour. Promis. Ou un autre hiver.